

horizons

Edgard

# VARÈSE

par Bruno GINER

bleu nuit éditeur

L. de Varsée

## la collection *horizons*

*Sortir des sentiers battus, élargir les horizons, découvrir les secrets de toutes musiques, vivre en compagnie de compositeurs, s'imprégner de leur univers humain et artistique, c'est précisément ce qu'offre la collection **horizons** en présentant des monographies de musiciens peu ou mal connus, mais aussi des thématiques jamais abordées.*

*Cette collection propose des livres clairs et attractifs écrits par les meilleurs spécialistes, sûrement documentés et illustrés, enrichis d'exemples musicaux et de précieuses annexes.*

*Ces ouvrages contribueront à la joie comme à l'intérêt de tous : étudiants, professeurs et mélomanes, avides de connaissances et de plaisirs musicaux.*

Du même auteur dans la collection **horizons** :

49. *Entartete Musik* avec Elise Petit

51. *Erik SATIE*

64. *Kurt WEILL*

*Directrice de collection : Anne-France BOISSENIN*

*Maquette & graphisme : Jean-Philippe BIOJOUT*

*Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit – photographie, photocopie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre – sans le consentement des auteurs, de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de Copie est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.*

ISSN : 1769-2571

© bleu nuit éditeur 2021

*www.bne.fr*

**Bruno GINER**

**Edgard  
VARÈSE**

---

*collection horizons*



**Varèse** jouant de son gong.  
Coll. Part.

## *Ouverture*

Dans le troisième volume de son *Journal 1939–1944*, Anaïs Nin décrit l'une de ses visites au compositeur Edgard Varèse dans sa maison de Greenwich Village à New York : « Il me reçoit avec la cordialité qu'il témoigne à tous ses amis. En même temps, j'entends tout autour de lui et s'échappant de la maison, un océan de sons non pas créés pour une personne, une pièce, une maison, une ville ou un pays, mais pour le cosmos. Ses grands yeux d'un bleu-vert éclatant brillent non seulement du plaisir de me reconnaître mais aussi pour me signifier que je suis la bienvenue dans un univers de vibrations nouvelles, tonalités nouvelles, effets nouveaux, gammes nouvelles, dans lequel lui-même est complètement plongé. Il me conduit dans sa salle de travail. Le piano, des gongs, des cloches, des instruments d'autres pays. Sur le pupitre il y a toujours une feuille couverte de notations musicales en voie de révision, ressemblant à un collage : des fragments qu'il dispose, arrange autrement, déplace, coupe, colle, recolle, épingle et attache au point de former une construction pyramidale. Je regarde toujours ces fragments [...] parce qu'ils expriment l'essence de son travail et de son caractère. Ils sont dans un état de flux, de mobilité, de flexibilité, toujours prêts à subir une nouvelle métamorphose, libres, n'obéissant à aucun ordre ni séquences monotones, sauf les siens. »

Étrange destin que celui de Varèse (Edgard en français ou Edgar à l'américaine) : né au XIX<sup>e</sup> siècle, mort à 82 ans au milieu des années 1960, il a côtoyé Massenet, Widor, Busoni, Strauss, Debussy ou Satie, aussi bien que Jolivet, Cage, Feldman, Schaeffer, Xenakis ou Pierre Boulez. Longtemps solitaire dans un milieu musical aca-

démique qu'il déteste ô combien, Varèse était marginal parce que novateur dans une époque qui, somme toute, ne savait que faire d'une telle personnalité et de son cortège d'idées ; idées artistiques qu'il a eu probablement trop tôt dans un environnement musical encore engoncé dans une sorte d'académisme très "vieille France". Dans un article intitulé *Varèse et la musique contemporaine*, la musicologue Ivanka Stoïanova résume très bien cette situation assez particulière : « Varèse occupe la place unique, non prenable, à la charnière de deux siècles : la place de phare solitaire illuminant l'héritage de quelques siècles de musique et portant un puissant faisceau de lumière vers le futur, vers les musiques impossibles à son époque, devenues réalité et domaines de recherche pour des générations futures<sup>1</sup>. » De fait, la musique et les différents postulats d'Edgard Varèse ont indéniablement initié une nouvelle façon de penser la musique : le son (dans toutes ses dimensions) avant la note. Ce domaine de recherche, bien avant de s'adresser aux "générations futures" vaut en premier lieu pour lui-même : recherche fondamentale sur le matériau musical (nouveaux sons et nouveaux alliages de timbres) et nécessité de mettre en place des processus de composition inédits en adéquation avec ces nouveaux matériaux. En définitive, toute sa vie sera entièrement consacrée à cette double recherche.

<sup>1</sup> IVANKA STOIANOVA, article publié dans *Edgard Varèse. Du son organisé aux arts audio*, sous la direction de T. Horodyski et P. Lalitte, Paris, l'Harmattan, 2007.

\*

\* \*

Edgard Varèse naît à Paris le 22 décembre 1883, dix mois après la mort de Richard Wagner à Venise, un an et demi après la naissance de Stravinsky et 19 jours seulement après celle d'un autre "monstre sacré" de la musique du XX<sup>e</sup> siècle : Anton Webern (né à Vienne le 3 décembre). Après une enfance et une adolescence passablement compliquée et particulièrement conflictuelle avec son père, ballotté entre sa ville natale, Le Villars (la Bourgogne de son grand-père) et Turin, Varèse s'installe à

Paris à tout juste vingt ans. Passionné de musique, il s'inscrit à la Schola Cantorum (sous la houlette de Vincent d'Indy et d'Albert Roussel), avant d'entrer au Conservatoire de Musique et de Déclamation. Renvoyé quelques mois plus tard, il quitte la France pour Berlin, choisissant d'étudier avec l'un des maîtres incontestés de l'époque : Ferruccio Busoni. Six ans plus tard, de retour à Paris, il est mobilisé en 1914 avant d'être très rapidement réformé pour raisons de santé.

C'est à ce moment précis (1915) que Varèse, âgé de trente-deux ans, décide de quitter l'Europe pour les États-Unis. Parti pour quelques mois avec 80 dollars en poche, il y restera toute sa vie (avec quelques allers-retours sur le vieux continent) jusqu'à obtenir la nationalité américaine dès 1927. C'est seulement là, en Amérique et aux abords de la quarantaine, qu'il va véritablement inventer son œuvre, une œuvre fulgurante et jubilatoire, loin des sentiers battus d'un quelconque néo-classicisme ; une œuvre qui va progressivement et inéluctablement s'imposer comme l'un des jalons essentiels de la musique moderne de son temps.

Bien plus à l'aise dans un XX<sup>e</sup> siècle industriel et moderne que dans les limbes poussiéreux du XIX<sup>e</sup> de sa jeunesse, Varèse va chercher toute sa vie à relier les phénomènes acoustiques et le langage musical, les nouvelles technologies (tout juste naissantes) et l'écriture traditionnelle. Il se passionne pour ces nouveaux instruments que sont le dynaphone (René Bertrand), le dynamophone (Thaddeus Cahill), le théréminovox (Léon Thérémin) ou l'onde Martenot. Bien des années avant la fondation de l'IRCAM (Institut de Recherche et Coordination Acoustique/Musique), il préconise un travail commun entre scientifiques et compositeurs, un travail sur le son et l'ensemble de ses paramètres physiques. Toutefois, ce n'est qu'au mitan des années 1950 que ses rêves de musique nouvelle, associés à de récents moyens techniques, vont partiellement se réaliser : *Désert* pour orchestre et bande magnétique (1954) et le *Poème*



*électronique* (1958) voient le jour grâce aux moyens respectifs du Studio d'Essai de la RTF dirigé par Pierre Schaeffer (Varèse y sera assisté par Pierre Henry) et des studios Philips à Eindhoven au Pays-Bas. Ce n'est qu'à partir de ces années-là que sonnera la reconnaissance internationale de son travail : Varèse a soixante-quinze ans.

Artiste cosmopolite, original et singulier, il aimait à dire de lui-même : « Ne me voyez pas comme un compositeur. Je suis un artisan qui spéculé sur des fréquences ». Manipulant en effet les fréquences – de préférence dissonantes, réinventant la forme à chaque œuvre nouvelle, ordonnant la matière sonore et alternant tout au long de sa vie des moments fulgurants de création et des phases de dépressions silencieuses, Varèse n'a finalisé qu'une petite quinzaine d'œuvres de son vivant (dont les plus célèbres : *Amériques*, *Hyperprism*, *Octandre*, *Arcana*, *Ionisation*, *Density 21,5*, *Déserts*, *Poème électronique*). Beaucoup d'autres furent perdues, inachevées ou inabouties (*L'Astronome*, *Espace*, *Tuning up*, *Nocturnal*, *Night*). Tout ce qui fut composé entre 1905 et 1918, à l'exception d'une courte pièce pour voix et piano sur un poème de Verlaine (*Un grand sommeil noir*), fut définitivement perdu ou détruit, parfois de ses propres mains (la symphonie *Bourgogne* par exemple).

Parallèlement à la composition musicale, Varèse a toujours mené une activité relativement importante de chef d'orchestre (Prague, New York, Cincinnati) et, surtout, une intense activité de chef de chœur. Tout au long de sa vie, il a fondé ou dirigé plusieurs grandes formations chorales, soit à Paris (*Chorale de l'Université populaire du Faubourg Saint Antoine*), à Berlin (*Symphonischer Chor*) ou à New York (*Greater New York Chorus*). Passionné par les polyphonistes du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, il a inlassablement contribué à diffuser bien des œuvres de Pérotin, Ockeghem, Machaut, Dufay et quelques autres. Par ailleurs, il aimait aussi bien la musique de Strauss, Puccini, Debussy et Satie, que celles qui s'inscrivaient dans la modernité – si possible audacieuse – de sa propre

BERLIOZ'

# “REQUIEM”

Presented by

## The Scranton Oratorio Society



JOHN T. WATKINS  
Conductor

300 VOICES

Orchestra of 150  
Musicians



Under the Direction of

# EDGAR VARÈSE

EDGAR VARÈSE

HECTOR BERLIOZ

époque : Ives, Cowell, Rugles, Feldman, Jolivet, Xenakis, etc. En revanche, il détestait le jazz et la musique de variété jusqu'à conspuer publiquement le côté populaire et sirupeux d'un Kurt Weill par exemple<sup>2</sup>, ainsi que toute musique de divertissement volontiers qualifiée "d'eau de bidet" ou "d'ordures". Comme l'indique le choix des précédents qualificatifs, force est de constater que Varèse avait une personnalité bien trempée. Il était sans conteste d'un caractère bourru et souvent emporté, exigeant autant avec les autres qu'avec lui-même : un volcan d'énergie. Parfois grossier, il restait toujours fort aimable et généreux avec ses amis pour qui il aimait cuisiner (Bourgogne oblige) et partager quelques "dives" bouteilles, sans modération toutefois. D'ailleurs, bien plus tard il confiera à un journaliste du Nouveau Mexique : « La musique s'apparente à deux choses : les étoiles et le vin ».

**Requiem de Berlioz dirigé par Varèse**

le 1<sup>er</sup> avril 1917  
à New York.  
Photo DR.

<sup>2</sup> « On en a marre des Kurt Weill et autres Sérénades et opéras de 4 merdes ». *Edgar Varèse/André Jolivet. Correspondance*, établie, annotée et présentée par Christine Jolivet-Erlh, Genève, Contrechamps, 2002.

Ni précurseur ni visionnaire, contrairement à ce que l'on peut lire dans nos bons vieux manuels d'histoire de la musique, Varèse se revendiquait tout simplement comme un homme de son temps, un créateur de son époque : un temps qui s'est achevé pour lui le 6 novembre 1965 mais qui a fertilisé – d'une manière ou d'une autre – toute la pensée musicale des années suivantes, jusqu'à devenir un "classique" du XX<sup>e</sup> siècle. Même si cela ne s'est réellement produit que dans les premières années du XXI<sup>e</sup>, gageons qu'il en aurait été (secrètement) fort heureux. Quoi qu'il en soit, on peut entendre aujourd'hui la plupart de ses œuvres dans toutes les grandes salles de la planète. Quelques-unes d'entre elles (*Density 21,5*, *Octandre* ou *Ionisation*) sont même données désormais dans de multiples concerts d'étudiants de conservatoires et autres *Hochschule*, preuve que Varèse – malgré ou à cause d'une imagination fertile et débordante – est enfin entré dans le "grand" répertoire. Aussi, les mots de Pierre Boulez (bel hommage posthume publié le 24 novembre 1965) résonnent encore aujourd'hui avec force et talent<sup>3</sup> : « Ce 6 novembre 1965, disparaît une conscience bougonne et goguenarde, bourrue, abrupte, c'est-à-dire obstinée dans l'amitié, riche de sympathie [...]. Vous me demeurez très cher, Varèse, parce que *marginal* : cette marge qui justifie les lignes de la page, parce que *solitaire* : vous possédez la sauvagerie concertée propre à l'isolé de la harde, la rareté d'un diamant unique en sa monture [...] Je crois tonique l'ozone de vos partitions, et de votre exemple. Votre légende est incrustée dans notre époque ; il suffit désormais d'effacer le cercle de craie, et d'eau, des vocables magiques ou ambigus : "expérimental"... "précurseur"... "pionnier"... [...] Adieu, Varèse, adieu ! Votre temps est fini, et il commence ».

<sup>3</sup> *Arcanes*  
 Varèse : texte  
 de PIERRE  
 BOULEZ publié  
 dans le  
 programme  
 du Domaine  
 musical pour le  
 concert du 24  
 novembre 1965  
 où étaient  
 jouées (sous  
 la direction de  
 Bruno Maderna)  
 trois œuvres  
 emblématiques  
 de Varèse :  
*Ecuatorial*,  
*Offrandes* et  
*Déserts*. Repris  
 dans *Points de  
 repères*,  
 C. Bourgeois,  
 Paris, 1981.

# *Chapitre I*

## **Du Villars au Conservatoire en passant par la Schola**

### **Une enfance bourguignonne**

Edgard Varèse, premier né d'une famille de cinq enfants, voit le jour à Paris le 22 décembre 1883 à 16 heures, au numéro 12 de la rue de Strasbourg (non loin de la gare de l'Est, aujourd'hui rue du 8 mai 1945). Son père, Henri Varèse, français par sa mère et italien par son père, ingénieur et ancien de Polytechnique (Zurich), est un homme d'affaires accompli au caractère particulièrement autoritaire et colérique. Sa mère, née Blanche-Marie Cortot et de pure souche bourguignonne, est passablement effacée tant elle subit plus souvent qu'à son tour les accès de violence de son époux. D'ailleurs, seize années plus tard, sur son lit de mort, elle demandera explicitement à son fils aîné de veiller sur ses frères et sœurs (Maurice, Renato, Corinne et Yvonne) afin de les protéger des brutalités récurrentes de leur père. De fait, les relations père-fils furent toujours orageuses, jusqu'à la rupture définitive en 1903. Deux phrases résument assez clairement la pensée et le ressenti de Varèse au sujet de ses deux parents<sup>1</sup>. À propos de son père : « J'aurais dû tuer ce salaud ». Concernant sa mère : « J'avais pitié d'elle ; elle était trop malheureuse ».

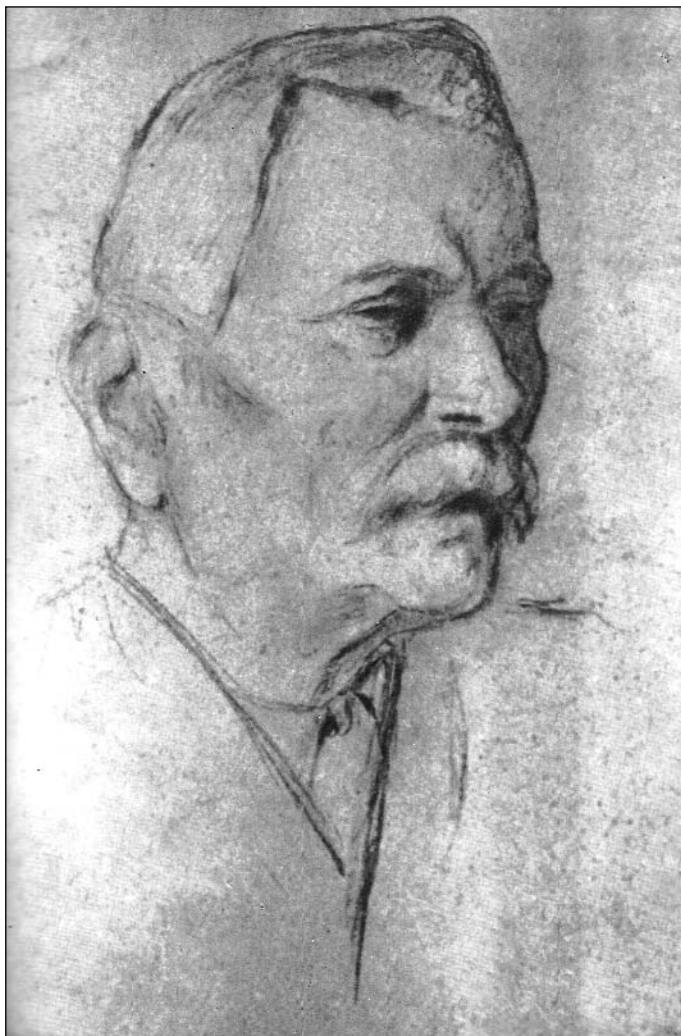
Quelques semaines après la naissance d'Edgard, Henri Varèse le confie aux bons soins de son grand-oncle, Joseph Cortot, forgeron dans un petit village bourguignon de moins de 400 habitants, situé en bord de Saône à seulement 4 kilomètres de la célèbre abbaye de Tournus :

<sup>1</sup> LOUISE  
VARÈSE, *A  
Looking-Glass  
Diary*, W.W  
Norton &  
Company. Inc.,  
New York, 1972.

Le Villars. C'est un petit village typique du mâconnais : quelques dizaines de maisons en pierre relativement épar- ses, une église romane du XII<sup>e</sup> siècle, la Saône, une voie ferrée. Sobriété, austérité et rudesse, voici ce qui, encore aujourd'hui, se dégage de cet endroit.

C'est donc au Villars que Varèse vécut sa petite enfance, avant de revenir à Paris dès lors qu'il fût en âge scolaire. C'est aussi à ce moment qu'il entame une relation extrêmement forte avec son grand-père, Claude Cortot (1830–1910), frère de Joseph et tenancier d'un café rue de Lancry dans le dixième arrondissement de Paris. Vigneron bourguignon à la personnalité bien trempée, il devint pour son petit-fils un avantageux substitut de la figure paternelle. C'est aussi grâce à ce grand-père bienveillant, que le jeune Edgard va évoluer, à Paris pendant l'année, au Villars pendant les vacances scolaires, et bientôt en Italie. En 1961, quatre ans avant sa mort, Varèse confie avec tendresse ces quelques souvenirs à propos de son grand-père : « Avant la grande guerre, je revenais toujours au Villars durant mes vacances [...] À cette époque, mon grand-père vivait seul dans une petite maison qui faisait partie d'un grand prieuré du XII<sup>e</sup> siècle. [...] Mon grand-père, comme tous les paysans de notre village, avait un petit vignoble. Il faisait son propre vin. Il faisait également sa propre cuisine. [...] Il m'initia également à la préparation de vieux plats français comme le bœuf bourguignon, le coq-au-vin et le veau ou le poulet Marengo. La seule chose qui est valable pour moi, dans mon héritage, est le souvenir de mon grand-père bourguignon. »

Ce témoignage, livré plus de cinquante ans après le décès de Claude Cortot, révèle non seulement l'importance de cette relation mais aussi quelques-uns des aspects « rabelaisiens » du personnage Edgard Varèse : un bon vivant qui apprécie les plaisirs de la table... On pourrait y rajouter une certaine faconde, assortie d'un verbe acéré fréquemment émaillé de quelques grossièretés d'usage...



**Claude Cortot,**  
le "grand-père  
bourguignon"  
de Varèse.  
Coll. Part.

## **Turin**

À l'été 1893, suite au décès de sa belle-mère (Célinie Cortot), Henri Varèse décide de s'installer avec toute sa famille à Turin pour ses affaires. Âgé de 10 ans, Edgard vit très mal ce déracinement. Il vient de perdre une grand-mère qu'il adorait et, en comparaison de sa campagne bourguignonne, il déteste Turin, ville qu'il juge « bourgeoise et emmerdante comme la pluie<sup>2</sup> ». Comme le

<sup>2</sup> LOUISE  
VARESE, *op. cit.*

signale son premier biographe, Fernand Ouellette :  
« C'est avec ses compagnons de jeu, dans la rue, qu'il apprend l'italien. Costaud, bagarreur, il pratique plusieurs sports. Mais comme il devait faire cinq années d'études en trois ans, en suivant des leçons particulières, il s'enferme dans sa chambre. Là, il connaît de longues heures face au mur, rêvant de la Saône.<sup>3</sup> » C'est peut-être dans ces moments de rêveries solitaires, qu'il se remémore le long *do #* de son enfance, stridence sonore d'un train pas-

<sup>3</sup> FERNAND  
OUELLETTE,  
*Edgard Varèse*,  
Paris, Christian  
Bourgeois, 1989.



**Edgard**  
avec son frère  
et ses sœurs  
vers 1892.  
Coll. Part.

sant à toute allure aux abords du Villars et déchirant le silence de la nuit... C'est ce même *do#*, que l'on retrouvera, obsédante note pivot de l'une de ses plus belles œuvres ultérieures : *Hyperprism* (1922–23).

Dans le quotidien de cette vie turinoise, la lecture (Dante, Jules Verne, etc.) et la musique vont probablement sauver le jeune Varèse d'une sorte de dépression. C'est à cette époque, vers l'âge de 11 ans, qu'il compose ce qu'il nomme lui-même un "grand opéra", basé sur une nouvelle de Jules Verne : *Martin Paz*. Il réalise cette première tentative avec le peu de rudiments de solfège qu'il possède, quelques camarades de classe en guise de chœurs d'enfants et une mandoline, offerte par son grand-père, bricolée de façon à être transformée en un instrument de percussion capable de générer quelques sons étranges... Ce n'était bien évidemment qu'un jeu d'enfant, preuve toutefois d'une imagination (déjà) fertile et galopante. C'est également à Turin, en 1895, qu'il assiste à son premier grand concert symphonique (tournée des Concerts Colonne) : Dukas, Strauss, Wagner et Debussy. Le choc à l'écoute du *Prélude à l'après-midi d'un faune* (créé l'année précédente à Paris par la Société Nationale de Musique) fut déterminant, et cela quinze ans avant qu'il ne rencontrât son auteur, future relation amicale emplie de respect et d'estime réciproques.

Néanmoins, la passion naissante du jeune Edgard pour la musique n'était pas du tout au goût de son père qui le destinait à Polytechnique et à la carrière bourgeoise qui allait de pair. Aussi, Henri Varèse verrouilla à double tour la pièce où trônait le piano à queue familial... Malgré tout, Edgard parvint à fréquenter le conservatoire de la ville grâce à l'entremise de son directeur, Giovanni Bolzoni (1841–1919) qui l'initia secrètement aux premiers arcanes de l'harmonie et du contrepoint. De plus, le jeune "Edgardo" parvint à s'intégrer au pupitre de percussions de l'opéra local et même à diriger au pied levé (simple remplacement du chef malade) une répétition du *Rigoletto* de Verdi. En cette période difficile, un autre